

# Passation

J'aurais été incapable de dire avec précision à quand remontait mon arrivée dans le bassin méditerranéen. Cela devait faire plus de cinq mois, je pense, que je parcourais ses rives ou me perdais dans les profondeurs de ses terres, mais les contours de mon passé s'étaient brouillés au fil des semaines. Cinq mois, sur les six que devait compter mon périple. Ce que j'avais fait ? Selon les jours, aider des cultivateurs, me promener sans vraiment comprendre pourquoi, et de temps à autre sombrer dans une humeur orageuse, tout en sachant que j'en sortirai bien assez vite. Tout cela n'a guère d'importance, à vrai dire : je n'ai besoin que d'exister ; le reste vient de lui-même, sans acte conscient de ma part.

Emporté par le crépuscule d'une courte époque, je me retrouvai sur un sentier surplombant la Méditerranée, ne sachant trop que faire de l'après-midi qui m'était accordée. Ce chemin né du vide, dissimulé pudiquement derrière une rangée d'arbres qui semblaient avoir poussé là involontairement, partait d'on ne savait où pour me mener là où je devais aller, quel que fut ce lieu. En attendant la prochaine étape de mon voyage, il m'était donné de contempler la mer, stoppée à mi-chemin par l'horizon opposé : une modeste île me faisait face et enserrait jalousement les flots. Les vagues, prises au dépourvu, naissaient au creux de cette étroite avant d'emprunter l'une ou l'autre des directions, suivant les volontés versatiles du hasard.

L'idée d'un départ imminent me rendait terriblement anxieux. J'en étais presque incapable de remarquer la végétation qui foisonnait autour de moi, jusqu'au plus près de la mer. D'innombrables formes de vie se cramponnaient aux derniers jours cléments, comme s'ils savaient encore mieux que moi à quel point tout pouvait basculer d'un instant à l'autre. Je décidai de suivre leur exemple : je me devais de communier avec eux, de prendre pleinement conscience de leur présence et de m'en abreuver sans songer aux incertitudes de mon avenir. Ce n'est qu'alors que je pu enfin discerner les couleurs qui essayaient, depuis longtemps déjà, de se montrer à moi ; que je pu extraire chaque son – le bouillonnement de l'écume, le chant d'oiseaux désespérément invisibles... – de la fresque sensorielle dans laquelle je vivais. Finalement, invitant l'air doux à m'emplir, j'épousai une vigueur que j'avais trop reniée.

Bientôt, le sentier et la forêt voisine se concertèrent et permirent l'apparition d'une ébauche de clairière. Quelques bancs de bois, seules traces flagrantes d'ac-

tivité humaine, s’y étaient perdus et, résignés, avaient fini par prendre racine entre celles des arbres, retournant ainsi au plus proche de leur état d’origine. L’éternité de leur solitude s’était ce jour-là vue brisée : une jeune femme avait sollicité l’un d’eux, faute de pouvoir se contenter d’air et de bonne volonté pour soutenir durablement son corps. Elle ne m’avait manifestement pas vu arriver. Entendu, peut-être ? Son regard se perdait parmi les branches des arbres légèrement dégarnis sans toutefois parvenir à en percer le feuillage. Je discernai une ombre de mélancolie dans ses traits, une ombre qui essayait sans grand succès de dissimuler un profond ennui.

Pris de court, je ralentis inconsciemment le pas, bien que cela ne faisait qu’allonger les craquements plaintifs des brindilles qui tentaient de reposer en paix sous le linceul de cette forêt. Progressivement, tout mouvement s’éteignit. Même le soleil s’inclinait devant – derrière, devrais-je dire – un des nuages, qui se faisaient de plus en plus nombreux et imposants.

Cette harmonie aussi fragile que pesante ne fut brisée que lorsque l’inconnue cilla.

Prenant une forte respiration ressemblant à s’y méprendre à un soupir, elle finit par tourner lentement la tête dans ma direction ; pas complètement : juste ce qu’il fallait pour me signifier qu’elle avait pris acte de ma présence. Tant mieux. J’en étais presque arrivé à appréhender le contact visuel, et l’expression du visage qui me l’imposait partiellement n’arrangeait rien : au-delà d’une tristesse devenue évidente, je fus surpris d’y trouver une aura semblable à de la culpabilité. Cette mine était celle d’une femme à qui j’aurais eu quelque chose à reprocher... Mais bien évidemment, il n’existait, à ma connaissance, rien de tel. Pas encore, en tout cas : depuis que j’avais perçu malgré moi ces émotions terriblement imprécises, voilà que je m’inquiétais sans comprendre pourquoi. Trop tard, de toute manière, pour comprendre quoi que ce soit : il était temps de justifier ma présence par la parole.

« Bonjour », émis-je faute de meilleure introduction dans mon imagination.

Silence. Pour une raison que j’ignorais, le fait que je me montre apte à émettre des sons semblait ajouter à son chagrin, et donc à mon malaise. À cet instant, il m’aurait presque semblé judicieux de repartir et de prétendre n’avoir jamais rencontré qui que ce soit. Mais...

« Bonjour, finit-elle par répondre sobrement. Il fait beau, n’est-ce pas ? »

Vraiment ? La météo ? Moi qui avais peur de l’ennuyer avec mes salutations... Mais quelque chose me perturbait. Ses paroles étaient certes celles d’une personne enjouée, mais ses intonations rêveuses ne parvenaient à feindre la sincérité, noyées sous une amertume manifeste.

« Eh bien... On a vu mieux, on a vu pire, lâchai-je, toujours aussi maladroitement.

— ... Oui, je vois ce que vous voulez dire, je crois... Nous allons au devant de jours difficiles... Si seulement je... Si seulement *nous* pouvions y faire quelque chose... »

Nous ? Comment pouvait-elle m'impliquer dans cette lutte avec si peu d'hésitation ? Décidément, cette demoiselle avait une manière singulière d'entretenir une conversation avec l'inconnu qu'il me semblait être. Je décidai de tenter d'éclaircir quelques zones d'ombre :

« Que faites-vous ici ? Je n'aurais jamais cru qu'il y ait quelqu'un d'autre que moi à des kilomètres à la ronde. »

Elle baissa la tête, comme cherchant une réponse dans l'humus ; une réponse qui n'aurait pas été sienne. Sa longue chevelure noire frôlait les planches terreuses du banc avec négligence, s'empressant de masquer son visage avec application. Ne subsistèrent que de vagues reflets étonnamment lumineux qui en marquaient les ondulations, tranchant avec l'atmosphère fantomatique qui s'installait un peu plus fermement avec chaque seconde de silence.

« Je ne saurais trop dire, déclara-t-elle soudain sans relever la tête, je viens seulement d'arriver, après tout. Le vent m'a menée à cette forêt, mais je suis un peu en avance, alors j'attends ici.

— Vous attendez quelqu'un ?

— Pas vraiment. Je dois juste être ici... Ici et ailleurs », acheva-t-elle dans un murmure.

De plus en plus intrigant. Ne pouvant me résoudre ni à en rester là ni à rester là, je pris place sur un autre banc, évitant de me montrer trop invasif.

« Pourquoi ne pas faire un tour ? lui suggérai-je avec un signe de tête en direction du chemin qui m'attendait.

— Je ne sais pas... C'est risqué. Ils n'ont pas encore besoin de moi, là-bas. Je ne leur apporterais rien de bon.

— Que voulez-vous dire ? Tout cela n'a aucun sens... Je veux dire : s'il y en a un, il m'échappe complètement. De qui parlez-vous ? »

Mon incompréhension sembla la plonger dans un désespoir d'autant plus profond. Elle me fixa alors pour la toute première fois, et ses yeux écarquillés étaient pâles et brillants comme deux blocs de glace un matin d'été. D'une voix où avaient été brodées d'indécelables supplications, elle me présenta ce qui – pour elle – faisait apparemment office d'explication :

« Partout, des choses meurent autour de moi. C'est horrible ; je les *vois* mourir,

et toute l'attention que je peux leur porter ne fait que les y aider. »

Courte pause, peut-être imposée par un inaudible soupir.

« Avez-vous déjà croisé le regard d'un mourant ? » me demanda-t-elle abruptement. Ses yeux étaient toujours grand ouverts, mais l'expectative leur avait rendu la neutralité que la tristesse leur refusait. Un peu déconcerté, mais pas plus que je ne l'avais été par ses précédentes paroles, je dû m'accorder une seconde pour réfléchir, hélas bien inutilement. Elle interrompit cette introspection pour ajouter :

« “Croiser le regard” n'est bien sûr qu'une image. Une feuille, un paysage, et même un amour peuvent mourir avec tout autant d'intensité qu'un animal. Je ne dirai pas “plus”, cependant : ce serait leur manquer de respect. »

Elle s'était déjà replongée dans la contemplation des racines. Qu'étais-je censé répondre à une chose pareille ? Je me lançai, n'ayant que peu, sinon rien, à perdre :

« Évidemment ; des choses meurent tous les jours.

— Mais y êtes-vous pour quelque chose ? enchaîna-t-elle promptement, comme si elle s'attendait à cette réponse.

— Pas que je sache, mais difficile d'en être certain.

— C'est bien ce que je pensais. Tandis que moi... Tenez, regardez. »

Je ne réalisai pas immédiatement qu'elle avait relevé un bras gracile, montrant du doigt les nœuds des racines qu'elle fixait depuis quelques temps. Une petite masse aux formes arrondies gisait au milieu des premières feuilles mortes et avait, comme elles, adopté avec un peu d'avance les couleurs de l'automne.

« Un écureuil, expliqua-t-elle. Il n'a pas supporté mon arrivée. Il n'était pas prêt. Pourtant, j'essaye de bien faire, mais je n'ai plus ma ponctualité passée ; je ne comprends pas pourquoi... »

Encore du non-sens. Je commençais à avoir peur de l'irritation que je sentais poindre au fond de moi : cette jeune fille ne me semblait pas mériter une réaction négative de ma part – ni de qui que ce soit, d'ailleurs. J'entrepris de désamorcer la situation et me levai en affichant un air décidé mais un peu artificiel. Quelques enjambées suffirent à me porter jusque devant le banc de mon évasive interlocutrice. Sentant qu'elle ne prendrait jamais seule l'initiative de se remettre sur pieds, je lui tendis une main en signe d'invitation. Sa lèvre inférieure se détacha imperceptiblement de sa compagne supérieure sous l'effet de l'étonnement, mais rien de plus ne bougea ; elle restait murée derrière son silence.

« Vous venez ? Je ne sais pas vraiment ce qu'il vous arrive, mais j'ai la certitude

que vous morfondre ici ne vous apportera rien de bon. »

Alors, seulement, elle approcha sa main, mais je craignais qu'elle n'agisse à contrecœur. Je m'en saisis prudemment avant qu'elle ne puisse changer d'avis et faillis laisser m'échapper une exclamation de surprise. Sa main était glacée. Ce n'est qu'alors que m'apparut clairement l'extrême pâleur de sa peau, jusqu'ici gardée secrète par les ombres de la clairière. Un sang tiède s'égarait paresseusement dans ses veines en dévoilant leur cheminement sous la peau diaphane.

« Que se passe-t-il ? » s'enquit-t-elle soudain. Dans ma stupeur, j'avais oublié la raison de mon propre geste. Je repris mes esprits là où je les avais laissés tomber et l'aidai à se hisser sur ses pieds. D'ailleurs...

« Vous ne portez pas de chaussures ! » m'exclamai-je.

Elle me regarda avec les yeux intrigués de celle à qui l'on vient de poser une question des plus absurdes ; j'en fus presque blessé, mais j'avais trop peur de l'avoir moi-même vexée.

« Pourquoi donc laisserais-je quelque chose s'interposer entre la Terre et moi ? objecta-t-elle, l'air très sérieux. Je n'en ai de toute manière pas le droit, il me semble ; cela n'aurait aucun sens. »

Ne sachant plus que dire, je lâchai finalement sa main, non sans m'assurer que ses jambes frêles la maintenaient bien debout, et retournai vers le chemin où tout avait commencé ; précautionneusement, en veillant à ce qu'elle me suive.

Nous marchâmes quelques minutes dans un silence que seules quelques mouettes entachaient, s'accordant avec la brise qui les portait. J'avais pris de grands airs, mais n'avais en fin de compte pas la moindre ébauche de plan pour lui redonner le sourire. Désarmé, je commençais à redouter que cette escapade ne profite à son affliction. C'est alors que je discernai une volée de marches érodées menant aux côtés de la mer. Décidant de délaissier la routine que nous prescrivait le sentier, je lui suggérai de dériver vers les flots. Elle acquiesça d'un signe de tête presque résigné.

L'escalier de granit nous présenta à une humble crique dont les arbres nous avaient caché l'existence. Le clapotis méditerranéen se réverbérait maladroitement sur ce qu'il restait de falaises avant de se perdre dans le ciel morne. Je m'assis sur un rocher, face à l'étendue bleuâtre. Contre le peu d'attentes que j'avais encore, la jeune fille me dépassa nonchalamment et opta plutôt pour un récif situé en contrebas. Sa robe blanche vacilla, mais son corps conserva l'équilibre avec une aisance inattendue. Elle s'assit dans son mutisme et laissa avec indifférence les vagues happer ses jambes. Incapable d'engager la conversation, je laissai ce soin à la mer, qui combla l'espace vide subsistant dans nos esprits.

Curieusement, ce fut elle qui brisa ce nouveau silence :

« J'ai toujours apprécié la mer. Mon influence se fait moins sentir, sur elle. Ses habitants laissent les courants les porter vers des lieux plus sûrs, et ses profondeurs recèlent des trésors dont nul, peut-être, ne pourra jamais vérifier l'existence. Moi-même suis-je incapable de les atteindre. »

Comme pour se consoler, elle cueillit de l'eau au creux de ses mains jointes et la regarda pensivement. Elle s'était rarement montrée si loquace ; je me devais d'entretenir cette flammèche avant qu'elle ne retourne au néant.

« Pour ma part, c'est plutôt l'inverse : en mer, l'absence de végétation ne me sied guère. Je suis plutôt de ceux qui s'émerveillent de la ténacité d'un olivier sur une saillie aride, voyez-vous, dis-je en caressant une fougère comme pour illustrer mon propos.

— Oui... La vie prospère, là où vous vous installez, n'est-ce pas ?

— Que... »

Je restai bouche bée. Elle avait forcément perçu quelque chose : un soupçon de vérité ou une fantaisie quelconque qu'elle considérait comme vraie. Je savais ce que cela pouvait signifier, mais préférerais ne pas y penser.

Maintenant que je me trouvais derrière elle, je ne pouvais m'empêcher de la contempler. Ce n'était pas vraiment ce que l'on appelle parfois pompeusement de l'admiration, non : elle m'intriguait, voilà tout. Depuis le début, j'avais cette sensation étrange d'en savoir plus à son sujet que ce que ma mémoire limitée voulait bien me souffler ; comme si nous étions liés, liés mais en même temps terriblement opposés. Elle, pendant ce temps, continuait à jouer avec les flots qu'elle berçait entre ses paumes.

Un léger scintillement blanc me sortit alors de la torpeur dans laquelle ma partenaire m'avait immergé. L'eau qu'elle avait apprivoisée n'était *plus*, à proprement parler, de l'eau. C'était du givre. Les gouttes s'étaient abandonnées une à une à la froideur de ses mains, une froideur que son cœur avenant ne parvenait pas à faire oublier. Et je savais qu'il n'y parviendrait jamais, car je venais enfin de comprendre. Comprendre où se cachait le sens de ses paroles, le sens de notre rencontre, et probablement quelle était son identité. Les mots me vinrent alors naturellement.

« Vous savez, tout n'est pas aussi manichéen que vous avez l'air de le songer : mon influence sur ces terres s'avère terriblement néfaste dès lors que je m'égare un peu trop longtemps en un même lieu, et cela ne m'arrive hélas que trop souvent... lui expliquai-je, explorant la piste que j'avais entrevue.

— Je le sais bien... Mais vous semblez tellement plus heureux, plus rayonnant...

— C'est un point de vue ; mais je crois qu'il est grand temps pour nous de laisser

les côtes se rafraîchir. Vous avez votre place, ici, même si vous ne vous en rendez pas forcément toujours compte. Et puis, vous savez, je ne peux rester éternellement.  
— Oui... »

Quelques minutes de plus s'écoulèrent, dans un silence qui aurait pu être oppressant si je n'avais pas été occupé à profiter de ces derniers instants. Puis, elle abaissa ses mains, rendit son emprunt à la mer, et regarda ce ciel aussi taciturne qu'elle.

« Je vais devoir y aller ; c'est bientôt l'heure, et je ne peux vous retenir plus longtemps », dit-elle en se levant.

En effet. Si mon pressentiment était juste, il allait nous falloir nous séparer. Ainsi, mon errance arrivait à son terme... Il ne me restait qu'une seule chose à vérifier.

« Puis-je connaître votre nom ? » lui demandai-je en me retournant alors qu'elle passait à mes côtés.

Tout en posant la plante d'un pied sablonneux sur la première marche de l'escalier de pierre, elle tourna la tête vers moi et répondit :

« Je ne suis que l'automne et l'hiver à venir, mais vous le saviez déjà, n'est-ce pas ? Merci pour les encouragements, en tout cas. »

Ces derniers mots firent place au seul véritable sourire qu'il me fut donné de voir ce jour-là, un sourire où la compassion prenait le pas sur la tristesse. Elle s'en alla, me laissant seul sur la rive, seul sans mon anxiété passée, et je m'évanouis aussitôt, marquant ainsi la fin des saisons dont j'avais été l'émissaire.